Maria Victoria Uribe, *Anthropologie de l'inhumanité. Essai sur la terreur en Colombie*

Paris, Calmann-Lévy, coll. «Petite bibliothèque des idées», traduction de l'espagnol (Colombie) par Line Kozlowski, 2004, 168 pp., ISBN 2 7021 3505 6

Fabien Gaveau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chs/333>

DOI : 10.4000/chs.333

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 147-148

ISBN : 978-2-600-01054-2

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Fabien Gaveau, « Maria Victoria Uribe, *Anthropologie de l'inhumanité. Essai sur la terreur en Colombie* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 9, n°2 | 2005, mis en ligne le 11 février 2009, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/chs/333> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.333>

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2022.

© Droz

Maria Victoria Uribe, *Anthropologie de l'inhumanité. Essai sur la terreur en Colombie*

Paris, Calmann-Lévy, coll. «Petite bibliothèque des idées», traduction de l'espagnol (Colombie) par Line Kozlowski, 2004, 168 pp., ISBN 2 7021 3505 6

Fabien Gaveau

RÉFÉRENCE

Maria Victoria Uribe, *Anthropologie de l'inhumanité. Essai sur la terreur en Colombie*, Paris, Calmann-Lévy, coll. «Petite bibliothèque des idées», traduction de l'espagnol (Colombie) par Line Kozlowski, 2004, 168 pp., ISBN 2 7021 3505 6.

- 1 Née dans une nation violente, nourrie de sources judiciaires et d'enquêtes orales, la réflexion de l'anthropologue et historienne Maria Victoria Uribe éclaire la barbarie qui hante les campagnes colombiennes depuis des décennies. Aborder l'inhumanité sous l'angle anthropologique permet de souligner qu'elle est une construction, née dans un contexte, obéissant à des rites et empruntant ses éléments à l'univers mental des sociétés qui l'enfantent. En Colombie, la conflictualité rurale s'inscrit dans l'ancienne opposition des libéraux et des conservateurs, dont les positions tranchées ont bipolarisé de façon radicale et excessive la vie politique. Depuis 1900, la radio et les petits notables ont partout relayé les discours incendiaires de ces deux grands courants, dans une médiation incomplète et simplifiée qui en a accentué la virulence. Cette radicalisation a périodiquement explosé en guerre civile. *La Violencia* (1948-1964) en est un tragique moment. Elle fait entre 200 000 et 300 000 morts après le meurtre de Jorge Eliécer Gaitán qui proposait un compromis pour sortir de la violence politique.
- 2 Pour l'auteur, les massacres s'apparentent à des symptômes, au sens psychanalytique du terme. Manifestations extrêmes d'un corps social malade, ils reflètent des

pesanteurs collectives qui n'ont pas trouvé les moyens de leur symbolisation et de leur acceptation. Or, les symboles rendent possible les échanges et le débat public. En leur absence, Maria Victoria Uribe estime que seule la violence physique permet d'exprimer un désaccord et de repousser une menace. En outre, elle semble purifier l'espace et offrir un salut, ce qui a un sens pour des êtres imprégnés de religieux, marqués par l'aspect expiatoire du sacrifice.

- 3 Ce travail est particulièrement remarquable car il dépasse les termes vagues pour mettre à nu l'ancrage culturel de la violence. Celle-ci jaillit chez des ruraux qui forment près de 70% des Colombiens vers 1950 et qui alimentent à la fois les rangs des victimes et ceux des bourreaux. Ils ont pris l'habitude d'assurer eux-mêmes leur protection en raison de la faiblesse d'un État qui, paradoxalement, n'a jamais hésité à soumettre sans pitié les régions dissidentes au pouvoir de Bogota. D'ailleurs, les modes d'action des forces publiques ont pu être imitées par les tueurs des villages. La culture de la vengeance fondant la pérennité des groupes familiaux, le massacre collectif se présente comme le moyen de mettre un terme aux échanges violents par la victoire absolue d'un groupe sur un autre, qui disparaît. L'éradication de l'ennemi s'impose d'autant plus que le pardon est une décision de faible portée tant la réparation de l'honneur dicte la conduite des groupes familiaux.
- 4 L'auteur note l'omniprésence de la peur au sein de la société. C'est elle qui oblige chacun à rester à sa place. L'épouse est soumise au mari, au besoin par des coups. Par imitation, la fille est soumise à la mère et tous les enfants le sont au père. Chacun sait ce qu'il risque à remettre en cause cet équilibre. La peur rapproche également des paysans qui affrontent des soucis comparables. En rejoignant ou en formant eux-mêmes des bandes armées, pour soutenir un parti, défendre leurs biens ou venger leurs proches, ils rejoignent de nouvelles familles qu'ils s'engagent à défendre, à faire vivre, à venger. Les anciennes oppositions politiques ont ainsi créé les ruptures qui véhiculent désormais des haines autour de la terre, de la drogue, de la prostitution. Ces bandes utilisent une violence extrême pour intimider leurs adversaires et leur faire rendre les armes. Les corps mutilés forment des messages terrifiants. Progressivement, ceux qui étaient paysans le jour et tueurs la nuit demeurent dans ce dernier état. Ils n'ont parfois plus d'autres familles en dehors du groupe qui les accueille. Ils sont happés par la violence, l'alcool et la drogue. Ces substances permettent d'accroître l'horreur des rites par lesquels les paysans suspendent leur être de culture au profit de gestes meurtriers particulièrement sauvages. Les ennemis sont mimés, pour mieux les tromper. L'uniforme militaire est revêtu pour se glisser parmi les victimes. Ainsi, les symboles de l'autorité perdent tout sens. La figure de l'État s'assombrit davantage. En outre, personne n'échappe au champ partisan. Chacun est soupçonné de servir les intérêts des groupes qui s'affrontent. La peur des dangers se mue en terreur face à l'omniprésence de la mort.
- 5 L'auteur donne sens aux éléments constitutifs des rites dont les paysans s'entourent pour devenir des meurtriers. Elle éclaire l'outillage mental qui les arme. Les tueurs changent d'identité. Leur surnom vient souvent du monde animal, celui des prédateurs. Ils insultent leurs victimes, les maudissent, les féminisent, les animalisent. Les points que leurs armes visent sont dictés par l'imaginaire de la fragilité corporelle et de la souillure. Les tueurs mutilent comme ils cuisinent des viandes et des poissons. Enfin, le corps mort est démembré et manipulé pour en éradiquer définitivement toute humanité et se protéger de son esprit. La violence rejoint le sacré. Dans une nation

aujourd'hui moins rurale, plus ouverte, l'effacement du sens de ces rites accentue l'inhumanité des actes violents qui se maintiennent.

- 6 Essai fondamental, cet ouvrage offre un modèle de ce que peut apporter une lecture anthropologique à la connaissance de la barbarie, qui ne cesse d'interroger la nature humaine.

AUTEURS

FABIEN GAVEAU

(Université de Bourgogne/CESDIP), fabien.gaveau@wanadoo.fr